

TIRAGE A PART NE POUVANT ÊTRE MIS DANS LE COMMERCE

REVUE
DE
PHILOLOGIE

DE
LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

TROISIÈME SÉRIE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

P. JOUGUET ET A. ERNOUT

PROFESSEURS A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
DIRECTEURS D'ÉTUDES A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

ANNÉE ET TOME V (57^e DE LA COLLECTION)

4^e Livraison (Octobre 1931)

JUVÉNAL, SATIRE XI, 179-182

PAR

Pierre de LABRIOLLE

PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, RUE DE LILLE, 11

1931

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Bibliothèque Maison de l'Orient



150037

A. M. Salomon Reinach
Cette « explication » qui lui était due
P. de L.

JUVÉNAL, SATIRE XI, 179-182

Nostra dabunt alios hodie conuiuia ludos :
Conditor Iliados cantabitur atque Maronis
Altisoni dubiam facientia carmina palmam.
Quid refert tales uersus qua uoce legantur ?

J'ai donné de ces vers la traduction suivante¹ :

« Notre souper nous apportera aujourd'hui des jeux d'une autre qualité. On y récitera des vers de l'auteur de l'*Illiade*, et des poèmes de Virgile aux accents si sublimes qu'on ne sait à qui décerner la palme. Des vers comme ceux-là, qu'importe de quelle voix ils sont lus ?

M. Salomon Reinach a proposé, pour les vers 180-181, une traduction différente² :

« On récitera des vers d'Homère et des vers (de Stace), qui disputent la palme au pompeux Virgile. »

Il n'est nullement question de Stace dans le contexte. Mais M. Reinach estime qu'on doit l'y rétablir par la pensée, sous peine de mal interpréter ce passage, qui n'irait à rien de moins qu'à ranger Juvénal parmi les *obtrectatores Vergilii* :

Voici à l'aide de quels arguments il tente de justifier son interprétation :

1° Dans la *Satire* VI, v. 434 et s., Juvénal avait raillé la « femme savante » qui met en balance, d'un côté l'*Enéide*, de l'autre l'*Illiade*. Il ne pouvait guère, sans se déjuger, revenir lui-même à ce lieu-commun dans la *Satire* XI.

2° L'épithète d'*altisonus*, appliquée à Virgile, est singulière ; elle comporte une nuance de blâme qui semble déplacée, si vraiment Virgile est considéré par Juvénal comme le rival, et peut-être le rival heureux, d'Homère.

3° En fait, Juvénal parle de Virgile — et d'Horace —, sans

1. Juvénal, *Satires* (coll. des Univ. de France), 2^e éd. revue et corrigée, 1931, p. 146.

2. *Revue de Philologie*, 1907, p. 45-50 : cf. *Amalthée*, *Mél. d'Archéologie et d'Histoire*, t. II Paris, 1930, p. 135-143.

bienveillance. A ses yeux, ce sont des poètes de Cour qui n'eurent pas à lutter contre la misère et les âpres difficultés de la vie. Au surplus, Juvénal a dû les expliquer avec ennui devant ses élèves, si l'on en juge par un passage de la *Satire VII* (v. 225-227).

4° Par contre, il admire Stace. Il déplore, dans cette même *Satire VII*, qu'un poète de ce talent, qui charme la foule de sa voix séduisante quand il fait une lecture publique de sa *Thébaïde*, en soit réduit, pour ne pas mourir de faim, à vendre à « l'éditeur » Paris¹ les prémices de son *Agavé*.

5° Cette allusion à la voix charmeresse de Stace aide à comprendre le vers 182. Juvénal a encore dans l'oreille ces accents sonores qui ajoutaient à l'harmonie des vers; mais les vers de Stace valent assez par eux-mêmes, il en est sûr, pour souffrir d'être débités par la voix inhabile d'un esclave peu expert en l'art de déclamer.

6° Ainsi compris, le morceau se tient mieux. L'accusatif *palam* n'est plus en l'air; on n'a pas besoin de lui donner, par la pensée, un régime tel que *poeseos*: c'est de la palme de Virgile, de la royauté littéraire de Virgile qu'il s'agit.

Telle est la thèse que M. Salomon Reinach défend avec son ingéniosité coutumière. Cette thèse ne me paraît pas fondée, et voici pourquoi :

1° Ce dont Juvénal se moque dans la *Satire VI*, 434 et s., c'est de l'imperturbable volubilité de certain « bas-bleu » de sa connaissance, qui développe ses appréciations littéraires devant des gens d'une compétence certaine, des grammairiens, des rhéteurs, lesquels en sont réduits à se taire. Quelque banal que pût être, déjà à cette époque, le parallèle de Virgile et d'Homère, il n'était pas interdit à Juvénal de rappeler d'un mot l'éclat de leurs gloires rivales, sans établir d'ailleurs la moindre comparaison en forme.

2° Il est impossible de découvrir une nuance défavorable, si légère soit-elle, dans le mot *altisonus*. Juvénal est le premier qui en ait usé comme d'une épithète littéraire². Or les Anciens

1. « Éditeur » est un *lapsus* évident. Il s'agit du pantomime Paris, qui fut mis à mort par Domitien.

2. *Altisonus* apparaît trois fois dans nos fragments d'Ennius, dont deux à propos d'objets matériels (*altisono cardine templum*: *fr. trag.* 8; *altisono caeli clipeo*, *ibid.* 177; *diuum domus altisonum caelo*, *Ann.* 575 V.); dans un de ses poèmes, Cicéron l'applique à Jupiter (Iouis *altisoni*... cité dans le *De Divinatione*, I, 106); de même Sénèque, *Hercul. OE.* 530: *parenti*... *altisono*.

qui s'en sont servis après lui — et très probablement d'après lui — dans le même emploi, n'y ont vu autre chose qu'une qualification prestigieuse. Servius écrit : « Sophocles tragœdiographus fuit *altisonus*¹. » Et Ausone, qui connaît et utilise Juvénal, applique sans hésitation l'adjectif à Virgile lui-même² :

« *Altisonumque iterum fas est didicisse Maronem.* »

3° Que Juvénal témoigne à l'égard de Virgile (et d'Horace) une sensible animosité, c'est ce qu'il serait difficile de prouver. Certes, il les envie d'avoir joui d'une liberté d'esprit que le souci du pain quotidien et les absurdes tracasseries des soucis domestiques paralysent inmanquablement. S'ils ont donné ce qu'ils ont donné, c'est, pense Juvénal, que des maîtres intelligents avaient su émanciper leur inspiration de ces servitudes. Sans Mécène et sans Auguste, nul doute que les magnifiques évocations poétiques de l'*Enéide* eussent été à jamais perdues pour l'art. Puissent les grands le comprendre aujourd'hui ! — Tel est le sens du passage de la *Satire VII* (v. 62 et s.) auquel songe M. S. Reinach. On y découvre un peu de mélancolie ; mais de l'hostilité, non pas.

Juvénal est plein de réminiscences de Virgile (voy. J. Gehlen, *De Iuvenale Vergilii imitatore*, Göttingen, 1886) et, fidèle à l'un des procédés traditionnels de la diatribe³, il esquisse même au passage maintes parodies des *Eglogues*, des *Géorgiques* et surtout de l'*Enéide*⁴, sans trahir aucune intention dénigrante.

Observons aussi que rien n'autorise à penser que Juvénal ait jamais eu à expliquer Virgile « devant ses élèves ». La plus ancienne de ses biographies (la seule qui compte) nous apprend qu'il passa la moitié de sa vie à déclamer, non pas comme rhéteur professionnel, mais à titre de rhéteur amateur, et simplement par goût (*animi magis causa*).

4° Juvénal a un sens critique très subtil et un idéal poétique très élevé. En sa belle époque, il nourrissait le sentiment avide, il fomentait le rêve insatisfait d'une poésie plus haute, plus rare, plus originale. On se rappelle sa belle définition du poète, qui est comme une réplique chaleureuse du « *cui mens diuiniore atque os magna sonaturum* » d'Horace⁵ : « le poète hors rang, celui dont la veine n'a rien de vulgaire, qui se refuse à tout dévelop-

1. In *Ecl.* VIII, 10.

2. *Ad nepotem Ausonium* v. 57 (PEIPER, p. 264).

3. Cf. OLTRAMARE, *Les origines de la diatribe romaine*, Lausanne, 1926, p. 16.

4. Les rapprochements sont indiqués par GEHLEN, *op. cit.*, p. 38 et suiv.

5. *Sat.*, I, IV, 43.

pement banal, qui ne veut pas frapper d'un *coin* trop connu un vers sans originalité, ce poète que je ne puis montrer, que je conçois seulement... » C'est à la mesure de cet idéal qu'il a jugé l'éducation de son temps, celle-là même dont Nisard voulait qu'il eût été le servile produit ; et il n'a pas ménagé ses sarcasmes aux clichés dont étaient saturés les jeunes gens¹, de même qu'il a plaint les malheureux maîtres « que tue, écrit-il, ce chou cent fois resservi »².

Le moyen, dès lors, de croire qu'il se fût risqué à nommer Stace à côté d'Homère, et à présenter la *Thébaïde* et l'*Achilléide* comme des œuvres assez puissantes, assez belles, pour compromettre l'hégémonie littéraire de l'*Enéide*? Une méprise de cette lourdeur ne saurait lui être imputée sans raisons décisives.

S'en serait-il rendu coupable, par confraternité littéraire imprudente, qu'il n'aurait assurément pas employé une formule à ce point sibylline. Quand on veut faire plaisir aux gens, on les nomme. Un logogriphe ne saurait passer pour un compliment. Cette imprécision n'est pas dans sa manière. Il aime les désignations directes, les allusions sans ambages, les noms propres³, car l'abstraction paraît fade à son réalisme, et il particularise tout.

5° Quant au vers *quid refert tales uersus qua uoce legantur*, il s'explique aisément par le contexte. Juvénal avertit son ami Persicus qu'il ne trouvera chez lui rien de l'apparat dont les riches ne savent plus se passer. Point de maître d'hôtel aux grandes manières ; point de chansons lascives ni de danses plus qu'osées ; ce sont des fils de pâtres et de bouviers qui les serviront. Il ne faut donc pas compter non plus sur un virtuose de la lecture à haute voix. Mais qu'importe ! Rien ne saurait gâter la beauté des *poemata* dont il compte régaler Persicus.

Rappeler ici, comme le fait M. Salomon Reinach, la louange que Juvénal avait accordée à l'organe excellent de Stace dans ses lectures publiques, est un argument qui se retourne contre lui, si l'on n'est préalablement décidé à supposer dans le texte litigieux une allusion à Stace lui-même. Le succès de Stace était dû, en assez large mesure, à ses dons de conférencier disert : la poésie de Virgile n'a même pas besoin d'être mise en valeur par les artifices du bien-dire. Tel est le sens « obvie », si véritable-

1. I, 15 et suiv. ; VI, 436 et suiv. ; VII, 150 et suiv., etc.

2. VII, 154.

3. Là où il emploie les périphrases, elles ne comportent aucune équivoque : voy. FRIEDLAENDER, sur I, 25 et V, 4.

ment Juvénal, en écrivant son *Quid refert* etc., songeait au vers 82 de la satire VII.

Que Virgile ait eu ses détracteurs au 1^{er} siècle de notre ère, M. Salomon Reinach le démontre excellemment. Mais il n'a pas réussi à inscrire parmi eux Juvénal. Et j'estime que le passage, très suffisamment clair en sa texture, de la XI^e satire, doit être expliqué selon l'exégèse traditionnelle.

PIERRE DE LABRIOLLE.
